

IX. MÉDECIN CONSULTANT À L'UNESCO

Depuis 1949, date de nomination du Dr Lacourbe comme médecin chef de l'Unesco, je faisais une consultation, le vendredi après-midi dans cette organisation internationale.



J'ai commencé lorsque le siège était encore avenue Kléber et j'ai continué Place Fontenoy. Je voyais surtout les dossiers radiologiques et prenais souvent en charge les malades susceptibles d'avoir une exploration radiologique en discutant l'indication de l'examen ou en choisissant l'examen le plus utile. Je pouvais examiner, palper, ausculter les malades... ce qui me manquait en radiologie. J'ai quitté cette organisation internationale en 1992, soit après 43 ans de bons et loyaux services, je crois...

C'est ainsi que j'avais examiné la femme du directeur général et avais préconisé une angiographie pulmonaire à la recherche d'une éventuelle embolie pulmonaire que nos confrères de Madrid n'avaient pas soupçonnée; l'examen, fait dans mon service, confirma ce diagnostic.

UNE FAUSSE CONSTIPATION... ESPAGNOLE

Un jour, je reçus du directeur général de l'Unesco, un appel téléphonique, me demandant d'examiner d'urgence la femme du nouveau ministre

plénipotentiaire espagnol en bref séjour dans la capitale et à qui il voulait montrer Paris ; mais elle se plaignait d'être fatiguée et fébrile ; je devais donc examiner sa protégée, faire les examens nécessaires et la traiter ou la faire traiter. C'est ainsi que je reçus une très belle espagnole, bien en chair, portant une magnifique chevelure noire de jais. Elle se plaignait d'une «constipado»; elle, ne parlant ni français, ni anglais et moi pas l'espagnol, notre moyen de communication était limité ; je m'efforçai de l'examiner pour éliminer une cystite ou une occlusion intestinale; la palpation abdominale montrait une légère distension sans gravité, mais le rappel réitéré à une «constipado» me poussa à faire un examen du gros intestin par lavement baryté ; cet examen, non douloureux mais désagréable, fut supporté avec beaucoup de réticence par la malade ; l'examen terminé, je pouvais lui affirmer que le colon n'était pas en cause, qu'il était normal ; elle m'écouta avec un froncement de sourcil et avec un regard furieux et vengeur, celui d'un toréador prêt à enfoncer son glaive dans le corps de la bête, répétant «constipado, constipado!!!»

Devant cette insistance et cette tauromachie virtuelle, je me décidai à faire appel à une traductrice, une infirmière d'origine espagnole qui travaillait dans un service de médecine. Je l'enfermai avec la malade dans mon bureau et attendit le résultat de l'interrogatoire ; l'infirmière sortit de mon bureau, un grand sourire aux lèvres et d'un air vengeur, elle m'annonça que la malade était simplement enrhumée... Constipado signifiait enrhumé, comme «embarrasada» signifiait «être enceinte»!!! Ah, les faux-frères dans les langues cousines, ils vous jouent de sales tours !!! La consultation se termina par une radio du crâne pour éliminer une sinusite et une prescription banale pour un épisode rhinopharyngé. Je retrouvais ma sublime espagnole avec un grand sourire, prête à danser un flamenco endiablé malgré sa «constipado». Par la suite,

quand je rencontrais le DG de l'Unesco, il se pinçait le nez et me disait avec ironie «constipado» pour me rappeler cette «coupable» méprise !!!!

X. DÉPART À LA RETRAITE

C'est fin 1989 que je fis valoir mes droits à la retraite... Je ne voulais pas partir mais c'était la loi et puis il fallait laisser la place aux jeunes... Mon adjoint de toujours, Raymond Capdeville, aurait dû me succéder mais il refusa de prendre le plein temps, ce que ne voulait ni le directeur de l'hôpital ni la plupart des médecins hospitaliers ; au comité médical consultatif, il n'eut que les voix des chirurgiens et des anesthésistes. Les autres voix se reportèrent sur Jean-Paul Convard et c'est avec une certaine amertume que Capdeville refusa de se présenter au vote et m'en voulut de ne pas l'avoir choisi comme successeur. Nous nous sommes jamais revus depuis mon départ... à mon grand regret. En revanche, j'eus l'heureuse surprise de voir Antoine Job, notre fidèle technicien de Philips, m'offrir, le jour de la fête que le service avait organisée pour mon départ, une maquette au 1/10 du fameux tomographe Biotome de Bocage qu'il avait monté dans mon service en 1948!!! Cette maquette partit, avec son accord, au musée de la radiologie à Lyon en 2005.



Mon service fut totalement démantelé lors de la reprise de l'hôpital par la clinique de la porte de Choisy qui prit le nom d'INSTITUT MUTUALISTE MONTSOURIS. Mais je n'oublie pas ce que je dois au Dr. La courbe : mon poste de chef de service hospitalier qui m'a permis d'obtenir mon poste universitaire ; il fut le créateur de cet hôpital où les trois mousquetaires, comme nos collègues nous avaient appelés, Abiven, Cordier et moi, ont



œuvré ensemble pendant plus de 50 ans!!! Ils nous ont tous quittés, Robert Lacourbe en 2000, Maurice Abiven à qui j'ai pu remettre la croix d'officier de la légion d'honneur avant qu'il ne nous quitte en 2007 et Pierre Cordier en 2008, sans qui je ne serai pas resté à Paris... Et à qui je dois indirectement toute ma carrière.



Je n'oublie pas non plus mes autres collègues décédés trop tôt, mes amis psychiatres Hubert Flavigny, Abdoucheli et Dalibard qui, tous, me faisaient confiance pour éliminer chez leurs malades une pathologie organique... Ni mon voisin d'étage André Ract qui, souvent, m'appelait pour examiner un malade avant de prescrire une exploration radiologique délicate, attitude rare pour un interniste... Ni enfin Schaeffer, le puits de science, psychopathe sur les bords, qui venait souvent flâner dans le service, la cigarette au bec, en énonçant des vérités premières : «On ne trouve que ce que l'on cherche, on ne reconnaît que ce que l'on connaît.»



Enfin, je voudrais avoir une pensée amicale, je dirais même fraternelle, pour Guy Pallardy, qui m'apprit à enseigner, pour Denis Lallemand qui fut mon mentor lors de la réalisation de l'excellent programme audio-visuel pour l'Algérie et surtout pour





Jacques Toulet, notre gastro-entérologue ; pendant plus de 25 ans, nous avons discuté, au staff de François Dubois, le chirurgien, de nos malades communs; nous avons en commun notre conception du métier, nos convictions. Tout nous rapprochait. Aussi son départ prématuré, dû à de lourdes séquelles de sa déportation à Mauthausen m'avait-il profondément affecté.

Il ne reste de cette période que quatre amis : Eddy Garipey, le courageux et savoureux canadien, ancien médecin-chef de l'Unesco, Carlos de Soccaraz, mon fidèle médecin dont je suis aveuglément les prescriptions téléphoniques, et Nicole Bonfante, sœur de mon beau-frère, qui me doit son embauche à l'hôpital et à laquelle me lie depuis plus de 60 ans un affectueux et indéfectible attachement.



La plupart de ces collègues, vous les verrez sur le film tourné, lors de notre départ en retraite, le 18 décembre 1989, intitulé «Les 3 fossiles» au cours duquel le quatrième, Guy Desmots, (ci-contre) chef du service de kinésithérapie, s'était surpassé en joute oratoire pour faire un éloge mérité du Dr. La-

courbe, fondateur de l'hôpital et pour exposer, avec talent et sa verve méditerranéenne, mes défauts, mes qualités et notre amitié. Atteint d'une cécité presque complète, il survit à Orléans, non loin de son fils, François, radiologue qui fut mon élève et mon assistant pendant trois ans.

Enfin, j'ai une pensée très amicale pour deux qui nous ont aussi quittés, Guy Pallardy, qui m'apprit à enseigner et Denis Lallemand qui fut mon mentor lors de la réalisation de

l'excellent programme audio-visuel pour l'Algérie.

Quant à moi, je continue depuis lors à donner des cours aux externes préparant l'ENQ (Examen National Qualifiant), d'abord et toujours à Necker, et à Laennec jusqu'à sa fermeture, assouvissant ainsi mon besoin d'enseigner... et mon désir de rester jeune et proche des futurs médecins...

Parvenu à la fin de mon parcours, il m'arrive de regretter de n'avoir pas pu être nommé Radiologiste des hôpitaux et professeur titulaire d'une chaire, poste dans lequel j'aurai pu donner le maximum de mes possibilités et devenir un chef d'école, comme mon amie Jacqueline Vignaud¹ qui, par ses travaux et le soutien de son maître H. Fischgold, était devenue l'experte mondialement reconnue en neuroradiologie. Aussi le lecteur trouvera-t-il parfois mes activités professionnelles un peu trop enjolivées, comme un plaidoyer «pro domo» ; si c'est le cas, je l'ai fait à mon insu... et je demande pardon de cette forfanterie involontaire.

Un grand regret, c'est de n'avoir jamais posé mes pieds aux USA et de ne pas parler l'anglais ; l'allemand ne me fut d'aucune utilité pratique, si ce n'est au cours de mon bref séjour en Suède. Et puis je regrette de n'avoir pas eu le courage de faire un voyage à Berlin pour voir ce qu'étaient devenus les lieux que j'avais fréquentés, contraint et forcé.

Un mot sur mon frère Gabriel. Il s'est marié en 1949 avec Madeleine, fille d'un propriétaire terrien avec laquelle il a eu une fille aînée, Malou, puis deux garçons, José et Nicolas, et enfin deux filles, Martine et Suzanne.

Après son retour de la guerre, il a remis la ferme en état, puis monta une représentation de tracteurs Ferguson qu'il abandonna en 1970 pour créer sa propre entreprise, «Marumo composit» qui construit des silos et des cuves en polyester, monocoque pour le stockage dans le secteur agricole (grains

1 Jacqueline Vignaud ne fut pas PU-PH. Comme José Rémy et Jacques Gillet, sa valeur universitaire fut consacrée en 1979 par l'attribution du titre honorifique de «Professeur associé du CERF», créé pour honorer les excellents collègues qui n'eurent pas la possibilité de passer les concours issus de la réforme Debré et les suivantes. ND-JFM.

ou aliments pour bétail). Pour couvrir son savoir-faire, il a déposé quelques brevets, puis s'est retiré des affaires à 70 ans en passant la main à ses deux fils, Nicolas et José, qui ont fait prospérer la société au point de devenir les leaders européens dans la profession.

Après avoir construit sa maison à Wattwiller, à coté de son entreprise, Gabriel a acheté une propriété à l'île d'Elbe, où il séjourne de longs mois. Il y cultive avec passion des agrumes de toutes espèces dont il distille les fruits... encore maintenant à 85 ans...

Me voici donc arrivé, au bout de ce pénible chemin, mon odyssee d'avant, durant et d'après la tourmente, au cours de laquelle j'ai dû faire des choix souvent difficiles devant des croisées de chemin inextricables et semées d'embûches.

Commencé il y a deux ans, ce récit, je l'ai fini en mai 2011!!!

Je suis heureux, malgré l'absence de journal de bord et d'écrits, d'avoir pu retrouver, dans ma mémoire encore intacte, le nom des personnages, la date souvent exacte, parfois à deux ou trois jours près, et le déroulement des évènements racontés dans ce court récit dont l'écriture m'a été pénible et très douloureuse.

Je crois vous avoir tout dit de ma vie, mes peines, mes joies, mes angoisses et mes remords; peut-être trouverez-vous mon texte parfois long, fastidieux et inintéressant ; alors sautez ces chapitres ennuyeux...

Enfin, je voudrais vous dire que j'ai eu durant cette épopée, beaucoup de chance, chance dont j'ai su profiter, pour ne «jamais subir mais infléchir le cours de mon destin» en choisissant, à la croisée de multiples chemins, la meilleure voie, souvent après mûre réflexion, parfois par intuition, rarement au prix d'une compromission.

De tous les Alsaciens-Lorrains pris dans cet infernal engrenage, je crois être un des seuls à avoir passé son diplôme d'état, et ceci sans jamais tenir un fusil...

Après la tourmente, j'ai eu la plus grande chance de ma vie, celle de rencontrer Odette, de l'aimer, de l'épouser... et de la garder... Elle m'a conseillé parfois, réconforté souvent, aimé aussi et par dessus tout supporté, grâce à sa nature bienveillante et son implacable sens de la logique.

Je lui dois cette vie sans grand heurt, cette carrière et cette descendance à laquelle je dédie affectueusement ces quelques lignes.

Permettez-moi, enfin, d'avoir une pensée reconnaissante pour mes parents à qui je dois beaucoup ; à ma mère, pour la culture musicale qu'elle m'a transmise et que je n'ai malheureusement pas pu compléter ni cultiver en raison de la guerre, à mon père, pour la culture artistique qu'il m'a léguée...

Je me souviens encore de mon 20ème anniversaire, le 16 août 1942. Je faisais mon stage interné à l'hôpital Hasenrain à Mulhouse et j'étais de garde ; ils sont venus avec une bouteille de champagne, un tableau «La Vierge à l'enfant», non signé mais précieux à leur yeux, et un gros livre « La peinture du XVème au XXème siècle en Europe» contenant plus de 900 illustrations de tableaux des plus célèbres artistes de France, Hollande, Allemagne, Autriche, Italie, Espagne, Angleterre : Greuze, Poussin, Fragonard, Velasquez, Murillo, David, Delacroix, Holbein, Véronèse, Cranach, Gainsborough, etc. dont ils m'avaient montré les œuvres les plus connues et je crois que je pourrais, encore maintenant, énumérer une ou deux œuvres de la plupart de ces artistes. Malheureusement, ce superbe ouvrage encyclopédique que j'ai souvent feuilleté le soir, pendant la durée de mon stage et les dix derniers mois de mes études à Fribourg, a été détruit lorsque notre chambre de Cernay fut en partie anéantie par un tir d'obus, en mars 1945. En salle de garde, où les stagiaires et moi prenions notre repas, il nous arrivait parfois d'avoir des conversations culturelles et artistiques; je faisais alors état de mes connaissances, fraîchement acquises, si bien qu'un de mes collègues - que l'on appelait Coui-Cui : en raison de son nom Vogelgesang, signifiant «chant d'oiseau» - m'avait surnommé «Le Quisaittout», en l'écrivant ainsi: «Kiçetou».

Quant au tableau de la «Vierge à l'enfant», je n'ai jamais eu le courage, ni l'opportunité de le faire expertiser ; peut-être n'a-t-il aucune valeur? Pour moi, il est le seul souvenir symbolique qui me reste de mes 20 ans ! Puisse ce témoignage anecdotique traduire ma reconnaissance ainsi que ma filiale et inaltérable affection envers mes parents

Mai 2011.



REMERCIEMENTS

Sans l'affectueuse insistance de Dominique,
Brigitte et Philippe,

Sans l'encouragement de tous mes petits enfants,

Sans la patience d'Odette qui, pendant plus de deux ans, a supporté avec calme et sérénité mes moments de découragement,

Ces mémoires n'auraient pas vu le jour.

Sans l'outil de reconnaissance vocale offert par Philippe, ces textes seraient restés manuscrits ou simplement enfouis dans ma mémoire.

Quant à Maud, elle a eu la lourde tâche de relire le texte et corriger mes nombreuses fautes... de français et de concordance de temps.

Jeanne m'a aidé à manier le logiciel et l'ordinateur.

Jacques Keller m'a suggéré d'importantes corrections ainsi que des formulations plus appropriées.

Qu'ils en soient toutes et tous remerciés.

Enfin, je dois beaucoup à Jean-François Moreau qui, depuis plus de 40 ans, m'a soutenu et encouragé à écrire mon histoire. Il a bien voulu contrôler les dates des évènements universitaires et mettre en forme les textes et les illustrations.

Je le remercie pour sa patience et sa fidèle amitié...